



Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

32 | 2011

Journaux personnels

Philippe de Jonckheere – Tentatives d’autoportrait en html

Entretien avec Christèle Couleau et Pascale Hellégouarc’h

Christèle Couleau et Pascale Hellégouarc’h



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/518>

DOI : 10.4000/genesis.518

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 141-148

ISBN : 978-2-84050-749-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Christèle Couleau et Pascale Hellégouarc’h, « Philippe de Jonckheere – Tentatives d’autoportrait en html », *Genesis* [En ligne], 32 | 2011, mis en ligne le 17 mai 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/518> ; DOI : 10.4000/genesis.518

Tous droits réservés

Tentatives d'autoportrait en html

Entretien avec Christèle Couleau et Pascale Hellégouarc'h

Philippe de Jonckheere

Philippe de Jonckheere est le créateur d'un site aléatoire et labyrinthique, <desordre.net>, où il met en ligne écrits et photographies. Il y tient depuis 2002 un journal, le « bloc-notes », dont il vient de publier une version remaniée sur <publie.net>.

Christèle Couleau et Pascale Hellégouarc'h – *Êtes-vous un lecteur de blogs, de journaux en ligne ?*

Philippe de Jonckheere – Non, ce n'est pas vraiment ce que je lis. En général cela m'intéresse assez peu, et je trouve cette focalisation sur les blogs disproportionnée, dans le sens où l'utilisation de cet outil conduit à une sorte d'intégrisme : tous les blogs se soumettent aux mêmes règles, la mise en page, l'empilement chronologique des billets, etc. – finalement, cela finit par jouer contre eux.

C. C. et P. H. – *Lorsque vous écrivez votre bloc-notes, essayez-vous, justement, d'échapper à ce formatage ?*

Ph. de J. – Ce n'est pas véritablement un enjeu. Pour moi, le bloc-notes du désordre n'est qu'une partie du site, même s'il a pris beaucoup d'importance et paraît plus dynamique que le reste. Il donne une importance démesurée à la réactualisation des contenus, à laquelle j'espérais échapper, lorsque j'ai construit le site, en mettant tout de suite en ligne un millier de pages : je ne pensais pas que c'était justement la partie jouissive du processus ! Mais en fait, quel que soit le contenu du site – et le désordre, maintenant, c'est environ cinquante mille fichiers –, il y a une sorte de pression auto-imposée...

C. C. et P. H. – *Quand on déambule sur votre site, on est frappé par l'omniprésence des brouillons, esquisses, épreuves raturées... Cette attention portée aux différentes phases de l'écriture s'accommode-t-elle du rythme quotidien du journal ?*

Ph. de J. – Le journal en lui-même est un peu mon atelier, c'est mon espace de travail... Le principe du site, c'est de montrer, de manière englobante, le travail fini, mais aussi les différentes étapes de sa construction.

C. C. et P. H. – *La place que vous accordez à l'écriture manuscrite va-t-elle dans ce sens ? Est-elle empreinte d'une forme de nostalgie ou de fétichisme ?*

Ph. de J. – C'est surtout de la provocation, une sorte d'amusement graphique, car mon écriture est absolument illisible ! Je trouve intéressant d'écrire à la main les balises ou les liens, pour un support qui tend à éradiquer l'écriture manuscrite, mais je n'ai aucune nostalgie... J'ai d'ailleurs de plus en plus de mal à écrire à la main – je le fais surtout pendant les vacances, lorsque je n'ai pas d'ordinateur, pour continuer à rédiger le bloc tous les jours.

C. C. et P. H. – *Passer à Internet a-t-il changé votre façon d'écrire ?*

Ph. de J. – Bien sûr. Le premier effet de l'outil informatique sur l'écriture, c'est la possibilité d'enfler le texte par le centre, d'écrire encore, pas seulement avant ou après, mais *dans le corps*. D'où une capacité de digression beaucoup plus importante, qui me correspond bien.

C. C. et P. H. – *Vous procédez ainsi dans le journal ?*

Ph. de J. – Oui, tout à fait : je peux prendre en notes deux lignes, les développer un peu le soir, puis les relire quatre

ou cinq fois, et à chaque relecture rajouter quelque chose... Je suis très intéressé en ce moment par l'expérience du « petit journal » que propose François Bon dans *Tiers Livre* (<www.tierslivre.net/krnk/spip.php?rubrique8>) : parler de sa journée en deux lignes. C'est pour moi une gageure épouvantable, mais cette idée me stimule.

C. C. et P. H. – *À l'opposé, votre participation à l'ADaM project¹ vous imposait de saisir de manière très détaillée vingt-quatre heures de votre vie.*

Ph. de J. – Ce qui me paraissait le plus évident dans ce projet de Timothée Rolin, c'est que lorsqu'on se lance dans la description très minutieuse, photographique ou écrite, d'une journée, on est très rapidement pollué par la nécessité de parler du moment où l'on écrit cette description, ce qui fait rentrer de plain-pied dans une spirale récursive... Je suis sorti de cette journée épuisé : j'avais pris deux cent cinquante photos que j'avais annotées. Cela devenait fou, parce que toutes les demi-heures j'étais obligé de m'arrêter au milieu de ce que j'étais en train de faire pour vite prendre quelques notes, photographier... Ensuite, la rédaction de l'ensemble m'a pris près d'un mois – on ne peut pas passer un mois de sa vie sur chacune de ses journées, par définition !

C. C. et P. H. – *Au quotidien, vous essayez de tendre plutôt vers les deux lignes ou vers l'exhaustivité ?*

Ph. de J. – On passe de l'un à l'autre : certaines de mes journées sont creuses à mourir et d'autres sont trop pleines... Je triche aussi beaucoup, en remplaçant la description d'une journée sans intérêt par la critique d'un film ou d'une exposition, ou par un article à teneur plus politique, des choses qui font d'ailleurs partie intrinsèque de l'existence. En règle générale, une journée est un mélange très dense de toutes ces activités : les reprendre dans une sorte de description, c'est comme en démêler l'écheveau.

C. C. et P. H. – *À travers le bloc-notes, vous souhaitiez au départ rendre compte de l'évolution du site. Comment glisse-t-on de la vie du site à votre propre vie ?*

Ph. de J. – En fait, très naturellement : quand je travaille sur le site, c'est de la vie malgré tout. Au début, les enfants étant

vraiment tout petits, les plages de temps que je pouvais accorder à ce travail étaient à la fois courtes et souvent perturbées – les choses se recouvraient les unes les autres.

C. C. et P. H. – *Songez-vous parfois à ce que va devenir, par l'écriture, une situation, un événement que vous vivez ?*

Ph. de J. – Oui, c'est poreux, ça fuit de tous les côtés ! Beaucoup de gens vivent cela très négativement, moi je considère que c'est tout à fait positif. J'ai le sentiment que rendre compte de ses journées oblige à les remplir utilement. Il y a une sorte de soulagement à penser qu'on aura quelque chose à dire de sa journée... Mais cela peut même agir de façon très bénéfique, comme un encouragement à réussir ses journées – je pense au livre de Peter Handke, *Essai sur la journée réussie* – et c'est très difficile, une journée réussie !

C. C. et P. H. – *Le regard que le visiteur va porter sur ces journées a-t-il une influence sur ce que vous écrivez ?*

Ph. de J. – Non, cela joue peu, il y a très peu d'effets de censure. Quand des éléments résistent naturellement au dévoilement, le reste de la journée permet une sorte de description en creux. Il y a peu de choses que je ne me verrais pas écrire à propos de moi-même ou de mes proches. Mes proches sont habitués depuis fort longtemps à ma propension au dévoilement. Ceux que ça gêne savent ne pas aller voir. J'ai aussi abrité une partie du site derrière un mot de passe : je l'utilise pour y ranger des articles polémiques qui ont pu, ou pourraient m'attirer des poursuites judiciaires. Mais c'est une part minuscule du site.

C. C. et P. H. – *Les brouillons, les blocs, les galeries forment un ensemble complexe : est-ce que vous y intégrez aussi le lecteur, en tant que destinataire ou visiteur du site ?*

Ph. de J. – Ce serait difficile de l'ignorer, car le lecteur peut toujours m'écrire par mail. Mais d'un point de vue

1. ADaM project : pour la présentation du concept, voir <www.adamproject.net/fr/concept/> ; pour la contribution de Ph. de Jonckheere, <www.adamproject.net/fr/photos/user/philippe-jonckheere-de/?of=0>.

strictement formel, je m'interdis de m'adresser trop directement à un lecteur, même potentiel... Être à ce point conscient d'être lu fausserait beaucoup ce qui est écrit, ou montré. De même, je me suis surpris en flagrant délit d'écrire un texte se référant à un article très antérieur, ce qui induit que le lecteur ait effectivement en mémoire ce qui a été écrit il y a un mois ou un an auparavant – cela m'a paru fou, je ne peux pas exiger cela d'un lecteur de blog... j'ai des lecteurs fidèles, mais tout de même, je ne peux pas écrire juste pour ceux-là !

C. C. et P. H. – *Les liens hypertexte permettraient pourtant ce genre de renvois ?*

Ph. de J. – J'évite les renvois d'un article vers un autre. Les liens me permettent de donner des portes d'entrée sur le reste du site, c'est le principe même du bloc-notes au départ : l'idée qu'on pouvait donner à voir les coulisses de la construction du site. Je reste donc vigilant. Les liens semblent parfois jouer à nous égarer ! Quand j'ai commencé à construire le site, la quête d'informations sur Internet tenait encore de l'aventure : on ne trouvait pas toujours ce qu'on cherchait, mais on trouvait des tas de choses qui nous intéressaient aussi. C'est ce qui m'a donné l'idée d'une utilisation métaphorique de l'outil : recréer ce drôle de cheminement à l'intérieur du site.

C. C. et P. H. – *Ce labyrinthe fait vivre au visiteur une expérience exigeante...*

Ph. de J. – Je me trompe peut-être, mais je n'ai pas le sentiment que les obstacles érigés tout au long de la navigation du visiteur soient si difficiles que cela à surmonter. La visite du site est peut-être plus exigeante que je ne le crois, mais alors cela ne correspond pas à une volonté de rendre les choses ardues ou déplaisantes, certainement pas hors des limites du raisonnable. Il s'agit de savoir où placer le curseur. Je remarque que conformément aux us naissants vis-à-vis du médium, la plupart des auteurs préfèrent veiller à ce que l'accès ne soit pas trop complexe, tandis que j'y vois l'occasion de chercher des formes inédites, sans doute parce que je ne pense pas que la navigation doive être seulement le passage d'un contenu à un autre, mais bien un cheminement de pensée autonome.

C. C. et P. H. – *Au fil de ce parcours, le visiteur laisse-t-il une trace de son passage ?*

Ph. de J. – Je publie les rares mails qui relèvent certaines de mes imprécisions : c'est ma propre édification qui est en jeu... En revanche, je ne prête pas une grande attention aux mails peu amènes que je reçois parfois : je me l'interdis, car c'est une parole qui peut avoir un très fort écho. Et comme je suis très buté, cela peut même amplifier l'acidité de ce que j'ai envie de dire sur certains sujets. Il y a de toute façon quelque chose de parfaitement imprévisible dans les réactions. Je ne hiérarchise pas les choses que j'écris, et certaines peuvent avoir un retentissement tout à fait inattendu – comme l'histoire de la couverture du *Nouvel Observateur* avec Simone de Beauvoir nue, qui m'a valu une interview à la radio suisse romande... Ce ne serait pas très sain d'anticiper ces réactions, encore moins de les provoquer.

C. C. et P. H. – *Le refus du commentaire, pourtant caractéristique de la plupart des blogs, va-t-il dans ce sens ?*

Ph. de J. – J'ai un *a priori* très défavorable par rapport au commentaire. J'emploie moi-même rarement cette façon de dialoguer. Mais surtout, certains de mes articles sont d'un ordre très personnel et je ne m'imagine pas le moindre commentaire sur cette partie-là. D'autres articles seraient davantage ouverts à la discussion et je pourrais de temps en temps débrayer ou confirmer le commentaire, c'est techniquement possible. Mais je trouve aussi que le commentaire est de l'ordre du bavardage, et ne se place pas souvent à la hauteur d'articles qui me coûtent beaucoup d'efforts de recherche et de rédaction. On m'en fait régulièrement le reproche par mail, mais je refuse cet intégrisme, et j'ai toujours la même réponse : lorsqu'on cuisine, on n'utilise pas toutes les épices qui sont sur l'étagère, seulement celles qui sont nécessaires aux plats que l'on compose.

C. C. et P. H. – *Pourtant, la « cuisine » du désordre, la navigation labyrinthique ou aléatoire que le site propose, peuvent apparaître comme une façon de construire un visiteur possible.*

Ph. de J. – Oui, quand on construit un labyrinthe, c'est pour y perdre quelqu'un – dans le cas présent c'est le

visiteur ! Il y a même un fantasme de ma part, c'est d'être mon propre visiteur, ce qui commence à être possible grâce aux scripts aléatoires qui font que les formes créées, les associations d'images et de contextes peuvent prendre une signification tierce, qui ne dépend pas entièrement de moi. Car je souffre d'une très grande mémoire, et je garde, en dépit des dimensions du site, une conscience très précise de l'endroit où sont les choses, qui, paradoxalement, sont remarquablement rangées dans les coulisses du désordre.

C. C. et P. H. – *La mémoire est une notion très importante dans votre démarche, et présente dans certains détails concrets du site – la référence à Perec, les jeux de memory...*

Ph. de J. – Oui, c'est effectivement pour moi une préoccupation particulière. On a tous une mémoire, mais on n'en a pas forcément le même souci. Le *Je me souviens* de Perec m'a beaucoup marqué, et peut-être encore plus celui de Joe Brainard. La mémoire produit des effets de l'ordre de l'association, que je trouve très intéressants d'un point de vue formel. C'est le principe des jeux de *memory* que je propose sur le site – certains sont injouables, d'autres agissent comme des effets de mémoire de la mémoire, et la possibilité de construire une image composite à partir de leurs deux mille cinq cents images différentes produit une manière de dramatisation. Mais je pense aussi aux effets très proustiens de la mémoire involontaire, qui nous permettent d'accéder tout d'un coup à quelque chose qui était incroyablement enfoui ; ou au cheminement plus laborieux, labyrinthique de la mémoire psychanalytique. Ces cheminements, directs ou au contraire sinueux, sont représentés par le site même : les liens hypertexte ont la capacité de catapulter le visiteur d'un endroit à l'autre du site, ou au contraire de le perdre et de fausser son itinéraire de départ...

C. C. et P. H. – *La mémoire, dans ces conditions, paie-t-elle aussi son tribut au hasard ?*

Ph. de J. – D'un point de vue combinatoire – je ne suis pas mathématicien – la capacité d'étendue du site est immense ! À force d'aléatoire et de combinaisons, je peux créer quelque chose qui dépasse mes propres capacités de prévi-

sion... et du coup, dans certaines parties du site, devenir mon propre visiteur.

C. C. et P. H. – *Pourquoi ce désir de devenir son propre visiteur, de se perdre dans sa propre mémoire ? Pour mieux la mettre à distance, la redécouvrir comme si elle appartenait à un autre ? Ou pour se la réapproprier et, à travers les effets d'aléatoire, se rafraîchir la mémoire comme on rafraîchit une page Internet ?*

Ph. de J. – Un peu toutes ces raisons à la fois, avec une insistante frustration de ne pas pouvoir être son propre lecteur, ce « *Noli me legere* » que Maurice Blanchot analyse avec sa coutumière clarté dans *L'Espace littéraire*² : je ne saurai jamais mieux dire que cela.

C. C. et P. H. – *Choisir le labyrinthe, est-ce une façon de nous faire entrer « dans la tête de Philippe de Jonckheere », de matérialiser une image mentale complexe, fragmentée ?*

Ph. de J. – J'ai une grande tendance à l'autoportrait, mais sur un mode prospectif. Le site comporte quelques tentatives d'autoportrait en html. Le jeu de *memory* qui combine tous les autres (chacun correspond à une facette bien particulière de ma propre mémoire) a cette capacité d'auto-représentation qui me dépasse moi-même. L'autoportrait en carrés, lui, me représente au travail sur le site, avec encore une fois la capacité de proposer au visiteur d'actionner ses propres raisonnements sur ma représentation. Et le bloc-notes, dans ce qu'il a de très narratif, est évidem-

2. « [...] l'écrivain ne lit jamais son œuvre. Elle est, pour lui, l'illisible, un secret, en face de quoi il ne demeure pas. Un secret, parce qu'il en est séparé. [...] Ce n'est pas la force d'un interdit, c'est, à travers le jeu et le sens des mots, l'affirmation insistante, rude et poignante que ce qui est là, dans la présence globale d'un texte définitif, se refuse cependant, est le vide rude et mordant du refus, ou bien exclut, avec l'autorité de l'indifférence, celui qui, l'ayant écrit, veut encore le ressaisir à neuf par la lecture. [...] L'obsession qui le lie à un thème privilégié, qui l'oblige à redire ce qu'il a déjà dit, parfois avec la puissance d'un talent enrichi, mais parfois avec la prolixité d'une redite extraordinairement appauvrissante, avec toujours moins de force, avec toujours plus de monotonie, illustre cette nécessité où il est apparemment de revenir au même point, de repasser par les mêmes voies, de préserver en recommençant ce qui pour lui ne commence jamais » (Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 17).

ment une tentative d'autoportrait, tout comme la bibliothèque, dans une certaine mesure. Le labyrinthe brouille les pistes de manière paradoxale, en proposant plus d'informations qu'on ne peut en ingérer.

C. C. et P. H. – *Votre travail photographique est-il aussi à envisager comme une sorte d'autobiographie ?*

Ph. de J. – Une partie de mon travail photographique est autobiographique et l'a toujours été – sans doute la part de l'influence indélébile de Robert Frank. Les photos de *La Vie* sont un autoportrait, elles représentent mon cheminement tout autant qu'une grande partie de mon écriture. Je n'établis pas de hiérarchie entre les deux, comme si ces deux pratiques autobiographiques pouvaient naturellement prendre le relais l'une de l'autre.

C. C. et P. H. – *L'une de vos séries de photographies est intitulée « Le quotidien ».*

Ph. de J. – C'est l'écume de ce que je fais tous les jours. Je prends beaucoup de photographies, et depuis trois ans j'en retiens une chaque jour. Ce travail consiste à les associer de façon aléatoire – cette juxtaposition crée toujours un rapport de sens, un pont que l'on construit mentalement. Dans « Le quotidien », je fais une frise de trois photographies aléatoirement piochées dans trois répertoires correspondant aux trois dernières années. Cela provoque des effets de prolongement visuel ou des effets de rupture très forts, aussi bien chromatiques que lumineux. Et à chaque fois, le regard a cette capacité de récit qui va tisser un lien entre les différentes images, pour créer une image autre. C'est cette autre image qui m'intéresse et me permet de devenir mon propre visiteur, faisant surgir de nouvelles pistes de travail. Pour moi, le site du désordre est avant tout une aventure visuelle.

C. C. et P. H. – *Vous venez de publier, à la demande de François Bon, une version téléchargeable de votre bloc-notes. Comment avez-vous retravaillé ce texte ?*

Ph. de J. – Pour commencer, je n'ai pas retenu grand-chose du texte initial : si on imprimait tout, on aurait près de trois mille pages, et je n'en ai gardé que quatre cents.

Ensuite, il y a eu un travail de rédaction, pour chasser les imprécisions, dégauchir certaines phrases et éventuellement modérer les contenus... mais l'idée était de rester fidèle au contenu initial. Et pourtant c'est un texte qui est très différent, dans le sens où il n'est plus perçu jour après jour. Il porte un récit dont je n'avais pas conscience quand je rédigeais quotidiennement les entrées du journal, et dont mes enfants sont tour à tour les personnages principaux. Ce fil se mêle à d'autres récits, dans un enchevêtrement que je ne saisisais pas complètement en ligne.

C. C. et P. H. – *Quel est l'effet de ce regard rétrospectif ?*

Ph. de J. – J'ai dû imprimer le journal, pour noter en marge les corrections que j'avais à faire. Quand j'ai retravaillé cette version-là, pendant un mois ou deux, j'écrivais la suite du bloc-notes en me demandant ce que je garderais dans cinq ans... Puis j'ai réussi à me faire confiance, à me dire que dans cinq ans je serai une personne fondamentalement différente de celle que je suis aujourd'hui, qu'il était impossible de savoir ce que je garderais. C'est une question de gestion du flux !

C. C. et P. H. – *Priver le journal de ses liens hypertexte et de ses photographies, n'était-ce pas en changer la nature ?*

Ph. de J. – J'avais l'impression de beaucoup y perdre, oui, d'estropier le texte. Mais c'est devenu l'occasion de créer un autre objet, dont le contenu est suffisamment riche, à mon avis, pour qu'on n'ait pas le sentiment d'une perte. Quant au bloc-notes lui-même, il est en ligne, et il ne saurait en être autrement. Certains jours, il tourne totalement autour d'une photo, ou s'accompagne d'un fichier sonore : il reste fidèle à sa formule native.

C. C. et P. H. – *Souhaitez-vous réitérer cette expérience éditoriale ?*

Ph. de J. – Le deuxième tome ? Je ne peux pas vous le dire. Ce n'est pas exclu, car en plus d'être opiniâtre, j'ai une propension assez sérieuse dans le travail, mais ça ne m'intéresse pas beaucoup d'y penser.

C. C. et P. H. – *L'impression reste-t-elle la seule garantie d'une certaine pérennité ?*

Ph. de J. – Non, je veille personnellement à la pérennité du contenu, je fais des sauvegardes régulières du site. Le fait qu'il soit en ligne est d'ailleurs une manière de sauvegarde, puisqu'il est archivé sur des sites spécialisés, et indexé par les moteurs de recherche – les traces sont moins fugaces que nous ne le pensons. J'ai appris aussi que la Bibliothèque nationale de France réalisait une empreinte du site tous les ans – je ne devrais donc plus m'en soucier, mais en tant qu'informaticien je sais à quel point ces choses-là sont fragiles. C'est inhérent au média lui-même. Mais je regrette certaines disparitions, comme celle de *Tumulte*³, qui n'est plus en ligne. Pour moi, cela faisait partie du patrimoine Internet. De toute façon c'est un médium naissant, sur lequel on n'a pas énormément de recul – la généralisation d'Internet date de 1995. Et comme tous ceux qui ont une passion en ligne, je suis au pire endroit pour juger de tout cela. Pourtant, c'est une révolution d'une très grande ampleur, encore plus importante que l'invention de l'imprimerie, car on change de support : les livres manuscrits ou imprimés restaient sur papier. Là, on passe du papier à l'écran.

C. C. et P. H. – *Vous n'êtes pas passé par une maison d'édition traditionnelle : c'était un moyen de garder ce lien avec l'écran ?*

Ph. de J. – Ça va finir par devenir un manifeste ! J'ai soumis plusieurs textes au regard critique des éditeurs, j'ai reçu des lettres encourageantes à chaque fois, mais jamais d'approbation... Je suis surtout soucieux d'avoir des lecteurs, et paradoxalement j'ai le sentiment d'en atteindre davantage par mes propres moyens que je n'en obtiendrais avec l'aide d'un éditeur, alors autant s'en passer.

C. C. et P. H. – *N'aviez-vous pas aussi le désir d'une version qu'on puisse toujours retravailler ?*

Ph. de J. – Borges expliquait qu'accéder à la publication, c'était une manière de refermer ses brouillons, de ne plus intervenir. Ce n'est pas parce que c'est en ligne, donc modifiable, qu'il faut revenir sans arrêt sur le même livre... Il y a d'autres choses que j'aimerais tenter !

C. C. et P. H. – *Le livre de papier est donc complémentaire du « livre de sable électronique » ?*

Ph. de J. – Le livre de sable est le titre d'une nouvelle de Borges. C'est ce vers quoi tend le site : une expérience dans laquelle la route est éclairée dans la limite des phares, chaque portion parcourue retournant aussitôt à l'obscurité.

C. C. et P. H. – *Donner à voir ses « brouillons », ses « chantiers en cours », son « tas de sable », son « esquisse de l'ébauche », c'est chercher à attraper quoi ? Le processus créatif en train de se faire ? L'hésitation, le remords comme autant de chemins qu'on aurait pu emprunter – et donc d'autres voies du labyrinthe ?*

Ph. de J. – Toutes ces pistes à la fois, auxquelles s'ajoute la volonté de donner une dimension supplémentaire au labyrinthe, celle, temporelle, qui montre à la fois comment les choses ont été et ce qu'elles sont devenues, parfois ce qu'elles vont devenir. J'ai l'impression que je vis dans les marges de ce que j'essaie de faire.

C. C. et P. H. – *La photographie échappe-t-elle à cette réflexion sur le brouillon ?*

Ph. de J. – Oui et non. Oui, parce que ma pratique de la photographie comprend à la fois ce qui tient de l'instantané et des recherches plus formelles : ce qui peut paraître n'être qu'une photographie faite à la va-vite n'a pas à mes yeux une valeur différente de celle d'autres travaux plus aboutis. Et non, parce que dans ma pratique photographique, je peux revenir de nombreuses fois à des sujets et des façons de traiter ces sujets, dans l'optique de parfaire une image que j'estime non entièrement aboutie, et qui peut me résister durablement.

C. C. et P. H. – *De brouillons en projets, le site apparaît en perpétuelle métamorphose : quelle est la prochaine étape ?*

Ph. de J. – Je voudrais donner la possibilité au visiteur de composer sa propre page du désordre (et sa propre version du

3. Ce blog de François Bon a disparu après la publication du livre qui en est issu (*Tumulte*, Paris, Fayard, 2006).

désordre) à partir des éléments du désordre (ses fichiers, textes, images et sons). Le visiteur devra avoir la possibilité d'envoyer sa page, de la publier sur un espace ftp lui appartenant ou qui lui serait alloué dans une certaine limite à l'intérieur du site même. C'est techniquement proche de l'infaisable, mais je ne désespère pas un jour d'y parvenir avec l'aide de mon ami Julien Kirch, programmeur émérite du désordre.

C. C. et P. H. – *Quelle place accordez-vous à l'humour ?*

Ph. de J. – Je ne sais pas, ce n'est pas très sain de rire de ses propres blagues, c'est très malpoli ! Et il faut se méfier de l'humour – je pense à la lecture que Freud en faisait, par exemple – qu'est-ce que j'essaye de dire ou de cacher par ce biais ? Au fond, ce qui m'intéresse le plus c'est l'auto-dérision, parce que ce serait facile de prendre tout cela très au sérieux, ce dont j'essaye de me garder.

C. C. et P. H. – *On a l'impression que c'est une façon d'éviter de prendre la pose.*

Ph. de J. – Oui, car j'ai parfois le sentiment qu'on me place à un endroit qui ne me convient pas du tout. J'ai reçu beaucoup de mails d'admiration transie, très déplacés, que j'ai essayé de désamorcer en écrivant dans le bloc-notes que j'étais un affreux : j'avais fait l'inventaire scrupuleux de tous mes défauts, mais je n'ai pas obtenu le résultat escompté, car toutes les personnes à qui je pensais m'ont écrit que c'était vraiment formidable...

C. C. et P. H. – *Quelle est la part de la fiction dans le désordre ?*

Ph. de J. – Je pense que tout est une fiction, même et surtout le bloc-notes, dans le sens où c'est un récit, qui ne rend pas très fidèlement compte de l'existence qui lui est sous-jacente. Oui, c'est une fiction – et pas une autofiction, terme qui regroupe des choses dont j'espère que je suis assez éloigné, comme la mise en avant de soi. C'est encore accentué par la capacité d'autogénération liée aux fonctions aléatoires. Parfois j'ai l'impression d'écrire les choses telles qu'elles auraient pu se passer : ce n'est pas mensonge, mais comme il n'y a pas une adhérence parfaite entre ce qui est vécu et ce qui est écrit, on finit par écrire ce qui serait de l'ordre d'un monde parallèle. Je pense à *Hasard*, le film de

Krzysztof Kieslowski : une somme invraisemblable de bifurcations s'ouvre à nous, parfois on prend à gauche, parfois à droite, on revient sur nos pas... qu'advient-il de toutes les options qu'on n'a pas choisies ? Est-ce qu'elles ne continuent pas à avoir une vie autonome ?

C. C. et P. H. – *C'est aussi cela que mime l'organisation du site ?*

Ph. de J. – Oui, je pense, même si je n'en avais pas nécessairement conscience au moment où j'ai commencé à construire les choses de cette façon.

C. C. et P. H. – *L'outil influence-t-il directement votre démarche, comme lorsque vous vous demandiez, en commençant, « comment je vais remplir cent méga octets » ?*

Ph. de J. – On en est maintenant à cinq ou six gigas ! Cette capacité d'auto-archivage me paraît être l'utilisation la plus naturelle de l'outil – même si dans les mains de quelqu'un d'autre il peut devenir tout à fait autre chose. Ce qui me déçoit pour l'instant, mais là encore j'ai parfaitement conscience d'être tout à fait au début de l'utilisation de l'outil, c'est le peu de formes différentes qui sont générées par un outil aussi puissant. Je lis en ce moment *L'Instant et son ombre*, où Jean-Claude Bailly replonge le lecteur dans l'univers de pensée qui accompagnait la naissance de la photographie. Je pense qu'Internet sera un marqueur encore plus important de l'histoire. Les œuvres en ligne sont des œuvres à venir... Ou alors, au contraire, le renouvellement très rapide, compulsif, frénétique des fonctionnalités de l'outil fera qu'on aura toujours une certaine difficulté à s'en saisir, l'artiste gardant finalement une incapacité mentale à s'en servir, à le dépasser.

C. C. et P. H. – *Pensez-vous que cela puisse conduire à l'essoufflement de certains genres d'écriture très présents sur Internet ?*

Ph. de J. – On est déjà dans l'essoufflement. Il y a des choses merveilleuses, mais dans l'ensemble, ce n'est pas tenable ! On ressent véritablement une fatigue, un authentique vertige dû à la difficulté à se servir de l'outil. J'ai connu lors de la création du site des moments où je perdais le sommeil, tant les formes que j'essayais d'atteindre

étaient difficiles à imaginer et reposaient sur l'aléatoire. Il faut se servir de l'outil, dans une proportion qui reste attirante, et dont on puisse faire quelque chose.

C. C. et P. H. – *Vous demandez au visiteur pour qui il a voté aux présidentielles, vous proposez un travail photographique sur la surexposition médiatique du couple Sarkozy, vous n'hésitez pas à prendre position sur des sujets qui vous touchent... Peut-on parler d'engagement ?*

Ph. de J. – Oui, j'ai mon propre engagement politique. J'ai le sentiment d'assister à la destruction méthodique du monde que j'ai connu. On est en train de détruire cette société, avec l'assentiment de beaucoup de gens, contre la volonté de beaucoup d'autres... Oui, je suis en résistance par rapport à cela. D'un autre côté, je me suis posé précisément la question lors de la dernière campagne présidentielle : je ne suis pas très impressionné par l'engagement politique *a capella*, je préfère agir à l'échelle locale, sur les questions qui concernent l'autisme. Mais j'ai pris aussi conscience que le bloc-notes du désordre avait une audience qui me permettait de dépister des manipulations qui pouvaient me sauter aux yeux – on vit dans une société d'images dont la majorité des habitants sont aveugles ! Internet a cette capacité de rendre à chacun sa place dans le débat.

C. C. et P. H. – *À travers le désordre, vous sentez-vous intégré à une communauté ?*

Ph. de J. – Il y a une vraie communauté, et c'est quelque chose que j'ai senti dès que le site a été en ligne. Mais c'est une communauté dont il faut aussi se méfier, car elle peut rapidement devenir consanguine. C'est un écueil notamment

pour les sites qui sont pris dans l'espèce d'anneau des commentaires, et j'ai tendance à fuir cet environnement qui n'est pas salubre. Mais il y a aussi des effets de communauté très positifs. Au début, j'ai reçu par mail des conseils précieux, on peut ainsi devenir les lecteurs bêta les uns des autres, tester les nouvelles parties des sites... Et puis, sans cela, je crois que j'aurais beaucoup plus difficilement rencontré mes pairs – des amis qui me sont devenus très chers, et avec lesquels j'ai noué des relations qui vont à l'essentiel.

C. C. et P. H. – *Comment se reconnaît-on ?*

Ph. de J. – On se reconnaît par affiliation au contenu : quand on découvre le site d'une personne, on est rapidement renseigné sur son univers de pensée, sur la qualité de son travail, sur ce qu'il suscite chez nous. On est aussi moins perturbé par l'effet de bruit des *a priori*, et on finit par rencontrer des personnes qui nous importent vraiment, du point de vue du travail. C'est l'endroit où on est le plus à sa place, avec les siens...

C. C. et P. H. – *Vous comparez votre travail à celui d'un petit Poucet paradoxal, œuvrant « dans l'espoir que retrouvant ces cailloux on puisse en fait acquérir la certitude de tourner en rond »...*

Ph. de J. – Il faut comprendre cela dans le sens le plus absurde qui soit, chercher la certitude que l'on tourne en rond, de façon nécessairement un peu stérile, mais néanmoins rassurante : derrière un quotidien complexe et qui nous engule de mille façons ne se cache pas nécessairement une vie plus haute. C'est une fausse déception.

CHRISTÈLE COULEAU est maître de conférences à l'université Paris XIII. Elle s'intéresse notamment aux pratiques discursives et à leurs effets de légitimation, du roman réaliste (*Balzac, le roman de l'autorité*, Champion, 2007), aux écritures d'écran (« Les Blogs, écritures d'un nouveau genre », *Itinéraires*, n° 2, Paris, L'Harmattan, 2010).

Christèle Couleau, c.couleau@wanadoo.fr

PASCALLE HELLÉGOUARC'H est maître de conférences à l'université Paris XIII. Ses travaux s'intéressent à l'intertextualité – en particulier à l'imitation dans la littérature française du xx^e siècle (pastiche, parodie) –, à la littérature de jeunesse et à la littérature numérique. Elle a coordonné en 2010 avec Christèle Couleau un volume consacré aux blogs : « Les Blogs, écritures d'un nouveau genre », *Itinéraires*, n° 2, Paris, L'Harmattan, 2010.

Pascale Hellégouarc'h, pascale.hellegouarch@gmail.com